

LITTÉRATURE

TOURS ET LA TOURAINE DANS LES PREMIERS ROMANS DE BALZAC

André LORANT*

RÉSUMÉ

Dans ses romans de jeunesse, inédits de son vivant ou publiés sous divers pseudonymes, Balzac met en œuvre la thématique du retour au pays. Il privilégie dans la vision de ses personnages la description des environs de Tours par rapport à celle de la ville traversée par la grand-rue où il est né. Éloigné du foyer familial, frustré d'amour maternel au début de sa vie, il devra imaginaiement se réapproprier le pays natal pour l'exalter dans ses œuvres de maturité. Notre étude illustre la problématique de «l'homme et l'œuvre», le rôle de l'expérience personnelle dans la création littéraire.

ABSTRACT

In the novels, unpublished or edited under various pseudonyms, of his first creative years, Balzac deals with the theme of homecoming. It is typical of his attitude toward the Touraine province that through the vision of his fictitious characters, he favours the description of the area around of Tours instead of that of the town itself crossed by the main street where he was born. In his early childhood he was removed from home, deprived of maternal love. He had to appropriate in an imaginary way the native land praised in his works of maturity. Our essay illustrates the problem of the writer as a man creating his œuvre and the function of personal experience in the process of literary creation.

* Écrivain spécialiste de Balzac.

NB. Les indications de pagination entre parenthèses renvoient aux textes de Balzac qui figurent dans la Bibliographie.

L'examen de la poésie du paysage dans les romans de jeunesse est révélateur de *l'imaginaire tourangeau* de Balzac à ses débuts. Afin de comprendre le caractère expérimental de ces textes et la thématique de l'excès mise en œuvre, il faut rappeler ici que, dans les années 1819 à 1824, la cause du romantisme est loin d'être gagnée, et que malgré le succès des œuvres de fiction de Bernardin de Saint-Pierre, de l'abbé Prévost et de Chateaubriand, le genre même du roman est à réhabiliter.

Le jeune Balzac participe à cette bataille littéraire contre les tenants du néoclassicisme ; il explore diverses sphères de la fiction, qui englobent aussi bien le roman noir et mystique que le roman sentimental, réaliste, pseudo-historique et fantastique. Il s'y engage sans réserve et nourrit ses écrits du souvenir de ses traumatismes et fantasmes de jeunesse. Dans les pages qui suivent, nous privilégions *Sténie ou les erreurs philosophiques*, vraisemblablement de 1819.

Il s'agit d'un roman par lettres inspiré de *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, de René et probablement de *Paul et Virginie* aussi. Sténie désigne Stéphanie, sœur de lait de Job del Ryès, à l'époque où ils furent placés en nourrice à Saint-Cyr, chez Viel-Manon. « Les erreurs philosophiques » sont en rapport avec l'idéalisme du mélancolique et fougueux Job, et avec le matérialisme de son ami et confident Vanhers. Sténie, qui habite Tours, est sur le point de se marier à un personnage carriériste et cynique. Sa meilleure amie, Madame de Radtye, est une épouse soumise à son époux libertin. Job, de retour à Tours, tombe éperdument amoureux de Sténie. La fin de la partie rédigée de ce roman laisse prévoir un duel entre Job et le mari de Stéphanie ; le lecteur peut légitimement craindre pour la santé mentale et la vie même du malheureux héros. Le roman est resté dans les cartons de Balzac. Découvert en 1950, il est publié et savamment commenté par René Guise, dans le tome I^{er} des *Œuvres diverses* de Balzac (coll. de la Pléiade).

Job, « champion des songes » (723), sujet à un « délire anti-logicien » (720) raconte à son ami, resté à Paris, avoir fait un cauchemar – qui s'avérera être prémonitoire –, au sujet de son compagnon de voyage, le futur mari de Sténie, qu'il assassinait sauvagement. Alors que Job est prêt à croire à l'activité autonome du cerveau et à la fonction créatrice de l'imaginaire, son ami estime que sans stimuli extérieurs, donc matériels, le rêve et la rêverie ne se mettent pas en branle. Manifestement, le romancier a distribué sa personnalité à deux personnages.

Ce sont les premières impressions de Job à son arrivée à Tours, qui nous intéressent ici. Voici quelques-uns de ses propos à la fois enthousiastes, intimes et précis, en rapport avec un thème qui parcourt la littérature universelle, celui du retour au pays :

« Je m'écriais en moi-même : ô champs aimés des Cieux! tranquille pays, l'Indostan de la France, où coule un autre Gange, que je te voie avec délices! oui ton air est plus parfumé que celui que je respirais et ta verdure est plus belle que celle que je foulais naguère! mon âme est plus en harmonie avec tes sites charmants où règne non pas l'audace, le grandiose, mais la bonté naïve de la nature ; je suis chez moi ... »

Un enthousiasme certain anime ces belles lignes. Il est à remarquer néanmoins que le visiteur ne pénètre pas cette ville dont il dessine les contours.

La vision de Job est panoramique. Certes, il devait changer plus d'une fois de point d'observation :

« [...] La ville est ronde, et son côté septentrional a le plus bel aspect qui soit au monde, il balance celui de Naples. [...] Ils [les peupliers] s'étendent de chaque côté de la ville partagée par le Pont et la rue qui s'est appelée successivement républicaine, impériale et royale ; [...] Un des faubourgs par delà le pont est niché dans le roc. On voit s'échapper une légère fumée de ce sol verdoyant. Le pauvre est enseveli dans cette demeure éternelle comme la Nature. [...] pour lui la terre est tout, il s'y loge et s'y nourrit comme un enfant dans le sein de sa mère. » (722-723)

La grand-rue s'était appelée successivement : de l'Armée d'Italie ; de L'Indre-et-Loire ; Napoléon ; Nationale ; Royale.

Certes, il serait erroné de réduire la complexité de la création romanesque à l'autobiographie, on aurait tort néanmoins de ne pas en tenir compte. Balzac a passé quatre années chez une nourrice à Saint-Cyr-sur-Loire où il s'est retrouvé en compagnie de sa sœur Laure, née en septembre 1800. La mère, cadette de trente ans de son mari, se désintéresse de ses enfants.

Nous n'avons pas besoin de recourir à nos connaissances de pédagogie moderne pour nous intéresser à l'apprentissage du langage chez ce futur prince des mots, à l'acquisition du vocabulaire indispensable pour se faire une idée du

monde et de la place qu'il y occupe lui-même. J'ai l'impression que dans ses premiers *Essais philosophiques* sur la nature des mots, simples ou composés, sur la capacité du cerveau de réagir sur lui-même, sur le génie et sa capacité d'avoir une vue globale des êtres et des choses, sur le voyant doué de seconde vue, il voulait combler le vide intellectuel et affectif de 1799 à 1803, rattraper ce qu'il avait laissé s'échapper pendant l'état d'hébétude dans lequel il pouvait se trouver. Il est probablement peu raisonnable de suggérer que toute son activité dévorante, la volonté de tout dire, de tout représenter, de tout classer, de saisir les traits caractéristiques de la société de son temps soient en rapport avec cette frustration infantile à surmonter au prix d'une vie de cinquante ans.

Parmi les balzaciens, Nicole Mozet, Roland Chollet et Marie-Bénédicte Diethelm se sont intéressés à ces « portes de fer » imaginaires qui interdisaient à Balzac, ici incarné par Job, de revoir la maison où il naquit, au numéro 25 de la rue de l'Armée d'Italie. Roland Chollet souligne tout particulièrement que ce frustré d'amour maternel a passé peu de temps à Tours, ayant été en nourrice de 1799 à 1803, au collège de Vendôme de 1807 à 1813. La même année, il poursuit ses études secondaires au lycée Charlemagne à Paris, et rentre à Tours en mars 1814. Mais, au mois de novembre de cette année, il quitte sa ville natale car ses parents s'installent à Paris. Comment réagissait-il à la présence d'un frère, Henry, né des œuvres de M. de Margonne, au retour de Vendôme ? Fut-il au courant de la liaison de sa mère avec le jeune comte Hérédia autour de 1805, Nous le devinons aisément d'après différents indices biographiques et littéraires.

Dans *Sténie*, Balzac est à la reconquête d'une Touraine maternelle et tourne le dos à une marâtre nommée Tours. Dans un article émouvant, Marie-Bénédicte Diethelm reconstitue l'itinéraire probable de Job de Paris à Tours, découvre l'espace intérieur de la ville où circulait le jeune Balzac qui, dans ses écrits ultérieurs, insère divers éléments de la ville y compris *intra-muros*. Vu l'extraordinaire précision de la description de Tours, on peut se demander si Balzac avait fait une visite au pays natal entre 1814 et 1817 ou bien s'il s'est servi d'un guide pour se rafraîchir la mémoire ? Personnellement je crois aux vertus esthétiques de la rêverie et de la remémoration créative chez ce fils révolté.

Revoir Saint-Cyr pour Job c'est évoquer les « serments d'amour » (739) qu'il a échangés avec Sténie lors de leur séparation. Sur les rives de la Loire,

Job reconnaît Sténie qui, en compagnie de son amie et confidente, assiste à la scène au cours de laquelle le jeune homme sauve de la noyade deux cousins de la jeune fille :

«Moi, sans réfléchir que l'on m'examine, je me déshabille : l'humanité passe avant la pudeur, je m'apprête à voler au secours des deux imprudents. Je restai stupéfait en voyant Sténie, je ne la reconnus pas sur le champ. Je cherchais en ma mémoire ses traits agrandis et embellis, tandis que l'on me criait : "Qu'attendez-vous..." Ces mots me rendirent à moi-même, tout confus de ma nudité et de la barbarie de ce retard, je m'élançais dans les flots en criant à mon tour pour me justifier : "Sténie... Sténie..." et tout en me dirigeant vers l'endroit où les deux jeunes étourdis avaient disparu, ma tête se tournait vers le rivage et j'aperçus Stéphanie défaillante! » (740)

Il s'agit d'une scène fondamentale pour l'ensemble du livre, un élément reparaissant qui hantera les personnages principaux. Certains détails, la nudité de Job, ses cris qui répètent le prénom de la jeune fille, ce « bain-oxymore » – il entre dans l'eau froide et en ressort brûlant d'amour –, confèrent à cette scène un caractère initiatique.

Job tombe malade et se remémore l'image fragile de Stéphanie qu'il emporta dans les eaux agitées pendant le sauvetage. Chacun des deux jeunes gens est submergé par une nostalgie forte, intense et sensuelle. Stéphanie écrit dans une de ses lettres adressée à son amie :

«Dieu lui-même ne commande pas d'aussi cruels sacrifices... A-t-il défendu à son fils mourant les cris qu'excite la mort? Ne me reproche pas mon Lamma sabactani. Enfin n'est-ce pas lui qui m'a donné mon amour? Pourquoi ne le favorise-t-il pas? hélas pourquoi?... Je blasphème, chère amie, et je trouve presque des plaisirs dans le crime, puisque je maudis la vertu! » (751)

Le jeune homme lui-même dépérit de frustration. Il est à l'écoute du matérialiste Vanhers : «Livre-toi à toute ton ardeur» (760).

Au moment du mariage de sa sœur de lait, Job se trouve devant les tours noires de la cathédrale Saint-Gatien, rendue sinistre par un vol de corbeaux. À l'intérieur, le désespoir le pousse à des « accents infernaux » (768). Stéphanie se sent dégradée par la perte de sa virginité ; elle avoue à son amie :

«*J'ai perdu ce qui lui appartenait*» (775). L'état de santé de Job se dégrade ; seul le nom de Sténie l'attache à la vie (778). Pour approcher Sténie, il accepte l'invitation de celle-ci à une soirée mondaine où il est reconnu comme le héros de l'île Simon (793). Bientôt il invite Sténie à «*s'engloutir dans le plaisir*» (802) ; la rage de posséder la jeune femme envahit toute sa personnalité. Contrairement à son ami Vanhers, il voit dans le bonheur de l'union charnelle la source d'une satisfaction pour l'éternité.

Le souvenir de la scène de sauvetage devient de plus en plus obsédant chez Job ; il écrit à Sténie qui ne cesse de penser à lui dans les bras de son époux légitime :

«*Apprends que du jour où les flots me reçurent, ce feu qui vit briller notre enfance, et qu'altéra notre séparation, s'est réveillé pour me brûler à jamais, que de ce jour, semblable au lion d'Afrique, une fièvre perpétuelle m'agite et trouble tout mon être...*» (797).

Selon l'aveu de Job, le désir est «*infernale*» (819), il tue : «*chaque jour m'avance avec rapidité vers ma tombe*» (820). Il parle de «*dévoration sacrilège*» (830) ; «*son cœur lance l'écume d'une rage inconnue*» (840). Désormais il est armé d'un poignard ; «*je ne sais quelle férocité s'empare de mes sens à l'idée d'un refus*» (840). Sténie décide de lui céder, obsédée par l'idée de la mort : «*Oui mon bien-aimé, nous irons à Saint-Cyr, seuls !... Et nous n'en reviendrons pas [...], la mort est notre seule confidente*» (841). Elle se confie à son amie et prononce des propos dignes de la reine Didon de Purcell : «*ma tendre amie défends ma mémoire*» (842). Les deux amants se dirigent enfin vers l'ancienne demeure de la nourrice Viel-Manon, luxueusement installée par les soins de Vanhers, personnage surprenant car, comme l'auteur des premiers romans, il se révolte contre le contrat social, mais défend l'institution du mariage.

Ils traversent le pont de Tours, aperçoivent l'île Simon, lieu reparaissant et fatal dans ce roman. Balzac décrit avec un art consommé, véritablement passionnel, le rapprochement physique des amoureux :

«*Le chagrin et le froid qui précédèrent ce délicieux moment ne firent qu'en rendre les voluptés plus vives, nos âmes d'abord resserrées saillirent de leur centre et cet épanouissement de toutes nos qualités sensibles produisit*

le plus charmant délire, nos corps s'en embellirent, la satisfaction, les sourires gracieux, la gaieté douce et tendre, la joie de la sensibilité, et ses voluptueuses larmes et ses embrassements énergiques et ses transports brûlants, et l'ivresse et la fureur du plaisir sourdirent tout à coup. [...] C'est alors que!... Hélas à cet instant fatal, j'ignore quels cris j'ai fait entendre, un nuage funèbre entoure ce moment» (845-846), rapporte Sténie à Mme Radtye.

La même scène est décrite par Job dans sa lettre désespérée à Vanhers :

«Ô si tu savais quelle extase amoureuse nous enlevait aux cieux! Quels baisers j'ai lentement savourés, avec quel plaisir furieux mes lèvres ont erré sur son col, sur ses yeux; ma vue fascinée ne voyait plus rien, nous étions illuminés d'une flamme pétillante qui nous dérobaît le monde en nous embellissant : le céleste visage de Sténie brillait, ses yeux jetaient des éclairs!» (849)

Il s'agit de préliminaires interrompus qui traumatisent Job (cf. *«Rien, rien ne m'a séparé de Sténie, pas même une toile légère...»*, 847).

Le reste de l'histoire se détache de ce paysage, symboliquement porteur de désir. Du point de la vue de la thématique, on retombe dans les conventions étriquées de la *petite ville*, je pense notamment au duel qui permet de sauvegarder l'honneur lésé du mari légitime. Quel contraste avec le reste de l'histoire! Après un choc initial, le retour de Job à Tours, l'épisode du sauvetage près de l'île Simon, motif reparaisant, le paysage même rythment la vie sentimentale des amoureux, séparés l'un de l'autre par l'institution du mariage qui connaîtra dans cette œuvre un lamentable échec.

Le Centenaire ou les deux Béringheld, publié en 1822, sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, est un roman fantastique. Le personnage central a traversé quatre siècles; il protège son descendant, en fait son fils, général de Napoléon, et le sauve de tout danger. C'est un errant qui a vaincu les lois de la nature, un vampire qui vit de l'énergie vitale de ses victimes, un magnétiseur dévoyé qui tue. Le concept du fluide magnétique, à la fois matériel et spirituel, qui traverse les corps et les objets, permet à Balzac d'imaginer une vision du monde unitaire.

Le roman débute en Touraine. Le général Béringheld aperçoit son ancêtre dans un paysage, déjà présent dans *Sténie* (cf. 722), près du trou de

Grammont, « *dans les plaines riantes de la Touraine et les vertes prairies qui, du côté du Cher, précèdent la capitale de cette province* » (t. I, p. 858). A la manière de Job, le général embrasse de son regard « le charmant village de Saint-Avertin » (859). Cependant, la contrée devient sinistre par cette « vapeur blanchâtre » qui s'échappe de l'antre où le Centenaire sacrifie une jeune fille pour en extraire l'énergie vitale. Le général suit son ancêtre jusqu'à la place de l'Archevêché (nommée Saint-Étienne auparavant) où la foule se déchaîne contre le vieillard meurtrier.

Wann-Chlore est un « roman journal », mis en chantier dès 1822 et publié anonymement en 1825. L'action de cette œuvre passionnelle s'achève dans le quartier du Cloître, à l'ombre de la cathédrale de Saint-Gatien, où vit recluse Wann-Chlore. Horace Landon, déjà marié à Eugénie d'Arneuse, la rejoint et l'épouse. Les amants illégitimes mourront d'amour. La description du Cloître, désert, noir, sinistre, abandonné est saisissante :

« *Empreinte de la sombre couleur que lui ont léguée les siècles en passant, cette cathédrale est environnée de grands bâtiments aussi noirs que les arcs nombreux qui protègent ses chapelles latérales, et à l'endroit où les arceaux se réunissent et abondent, comme pour garantir le saint des saints, est une place morne et silencieuse, l'herbe y croit entre les pavés, elle est déserte comme un lieu d'horreur... À peine, dans le jour, trois ou quatre habitants passent-ils à travers cette enceinte, et alors leurs pas retentissent dans le silence ; semblables au bruit du sablier, seuls ils annoncent le temps et la vie* » (t. II, p. 906).

Quelles conclusions pourrions-nous tirer de ces quelques considérations ? Balzac n'est pas devenu d'un jour à l'autre le poète du *Lys dans la vallée*. Cet exilé de Tours, du moins pouvait-il se considérer comme tel, devait se réapproprier la Touraine et, qui sait, Mme de Berny, la maîtresse maternelle pouvait l'y aider. Roland Chollet nous rappelle à propos de ce processus imaginaire : « *Ce n'est pas Bianchon, ni sa mère, ni Mme Hanska que Balzac mourant appellera au secours, mais cette Touraine inventée, maternelle et bienfaisante. "J'attends les effets de l'air du pays et ceux de l'air natal de Touraine", écrit-il de Francfort à Anne Mnischez, le 16 mai 1850, quand les médecins ne peuvent déjà rien pour lui.* »

BIBLIOGRAPHIE

Textes

1. *Sténie ou les erreurs philosophiques*, éd. René Guise, in Balzac, *Œuvres diverses*, Gallimard, collection de la Pléiade, t. I, 1990.
2. Balzac, *Premiers romans*, éd. A. Lorant, Robert Laffont, collection Bouquins, t. I-II, 1999.

Ouvrages

MOZET (Nicole), *La ville de province dans l'œuvre d'Honoré de Balzac*, thèse pour le Doctorat d'État, soutenue à l'Université Paris-Sorbonne, Paris IV, s.d., t. I-III. Sous forme abrégée, Slatkin reprints, Genève, 1998.

CHOLLET (Roland) et VACHON Stéphane, *À l'écoute du jeune Balzac*, Lévesque éditeur (Montréal), Presses Universitaires de Vincennes.

Articles publiés dans *L'Année balzacienne*

1. CHOLLET (Roland), «*Sténie*». *La Touraine réinventée* (2003).
2. DIETHELM (Marie-Bénédict), *De Balzac à Honoré. La hantise du retour au pays natal* (2007).